

DEUX ROMANCIERS GRECS

La barbarie et les fantômes de l'Histoire

A

l'exception des **Frères ennemis** de Nikos Kazantzakis, aucun roman grec n'avait encore été consacré aux drames de la guerre civile. Cette guerre, qui dura de 1945 à 1949 et mit le pays à feu et à sang, est passée presque inaperçue en Occident. En Grèce même, après la victoire des forces gouvernementales et l'extermination ou la reddition des derniers maquisards, un silence total s'abattit sur le pays, silence qui ne fut en partie levé qu'avec l'arrivée au pouvoir de Georges Papandréou. C'est ce drame qu'évoque **les Derniers Barbares** (1) d'Aris Fakinos, jeune journaliste et romancier grec réfugié en France depuis le coup d'Etat.

Son roman se situe dans un petit village de la frontière nord du pays. Incendié par les Allemands, le village devient, après la libération, l'enjeu des forces rivales – maquis de gauche et troupes gouvernementales, – qui s'efforcent tour à tour de l'occuper pour contrôler la route de Serbie. Tout n'y est que désolation, misère et mort. Après plusieurs années de guerre, d'incendies, de tortures et d'exécution, ses derniers habitants se réduisent à quelques vieillards, quelques infirmes et quelques moribonds. Seul le pope, force de la nature qui ne croit guère qu'au Dieu des combats, refuse de laisser périr son village. Un groupe de déserteurs gouvernementaux et un groupe de maquisards, réunis dans l'église par l'étrange hasard des combats, décident de faire cause commune pour sortir de l'enfer. En vain.

Tous seront tués en tentant de gagner la Serbie, à l'exception d'un seul, l'officier Dimitri, qui se rendra et sera déporté dans les îles.

Bien que l'auteur ait voulu éviter tout symbolisme excessif, on ne peut s'empêcher de voir dans son personnage principal, Dimitri, et dans le village lui-même l'image symbolique de la génération et de l'histoire grecque d'après-guerre : dans cette suite d'atrocités, de violences, de massacres si fortement rendus, il arrive un temps où l'horreur devient telle qu'elle détruit elle-même les raisons qui l'ont provoquée. La lutte finit par perdre son sens puisqu'elle détruit tout le monde ou presque. **Les derniers barbares** sont le contraire d'un livre grandiloquent. Ses descriptions sobres mais impitoyables, ont le ton du constat.

Le « cahier d'un retour au pays natal », ainsi pourrait-on l'appeler, en reprenant le beau titre d'Aimé Césaire, **la Fontaine de Skopélos** (2), deuxième roman de Clément Lépидis. Lépидis écrit en français. C'est un Grec de Paris, mais qui n'a cessé, des années durant, d'être tourmenté par l'image de son pays natal : le village d'Eskichéhir en Anatolie occidentale. Tous les grecs habitant cette région durent la fuir, après le désastre de la guerre gréco-turque en 1921, et se réfugièrent en Grèce ou en Europe. Ainsi ce pèlerinage mène-t-il l'auteur vers une double source : la Grèce, où il retrouve à Salonique et à Mytilène les parents de son père, et la Turquie, où il recherche en vain le souvenir de son grand-père. Ce retour s'effectue sous un double signe : celui de l'enchantement et celui de la déception. Enchantement de la beauté des paysages, de l'hospitalité des hommes et d'une existence archaïque ; déception, en découvrant la haine qui persiste entre deux peuples si semblables, voués à vivre sur un sol identique et séparés par une méfiance irréductible qui est loin d'être morte aujourd'hui. Sans se vouloir l'apôtre d'une réconciliation (impossible pour le moment, mais nécessaire quoi qu'il advienne), Lépидis tente de jeter un premier et fragile jalon en arpentant tour à tour les villages grecs de l'île de Mytilène, face à la côte turque, perdus au milieu des forêts d'oliviers, et les villages turcs d'Asie mineure, perdus eux aussi au milieu des forêts d'oliviers. Car sur ces sentiers, il découvre finalement les

mêmes hommes, tour à tour méfiants et généreux à son égard : en se voulant l'ami de tous, il éveille les soupçons. Pèlerinage décevant donc, en un certain sens, parce que prématuré, mais riche d'enseignements. On voit s'y ouvrir ou plutôt s'y entrouvrir les portes d'un avenir possible, symbolisé par cette fontaine ancienne de l'île de Skopélos, faites de colonnes grecques surmontées d'une inscription turque. Cet avenir implique une ascèse que Lépidis applique d'abord à lui-même et qui sera la conclusion de son voyage : oublier, rejeter, abolir ce passé, ces ancêtres, ces traditions qui ne font qu'entretenir la haine et la stérilité. Pour son compte, il a effectué le saut majeur : il s'est délivré de l'ombre de son père et de la quête des ancêtres. D'autres le suivront-ils ? Tout ce livre est pénétré de cette sagesse fort simple, mais bien difficile encore à appliquer pour les intéressés. Sagesse qui est presque une philosophie.

JACQUE LACARRIÈRE

Aris Fakinos, *les Derniers Barbares*. Le Seuil. 237 p. 18 F. (Traduit par Sophie Le Bret.)
Clément Lépidis *la Fontaine de Skopélos*. Le Seuil. 156 p. 16 F.

ECRIVAINS GRECS D'AUJOURD'HUI

La revue « *Les Lettres nouvelles* » consacre son numéro de mars-avril 1969 aux « *Ecrivains grecs d'aujourd'hui* » de Mando Aravantinou, poétesse à Vassilis Vassilikos, en passant par Marguerite Liberaki, Nikos-Gabrielis Pendzikis, Cosmas Politis, Yannis Ritsos, Georges Séféris, Costas Taksis.

Soit 27 écrivains : romanciers et poètes dont certains, comme Spyros Plascovitis, Yannis Ritsos ont été ou sont encore incarcérés, dont d'autres : tels Marguerite Liberaki, Dimitri Hadzis, Alexandre Skinas, Costas Taksis, Nanos Valaoritis, Vassilikos vivent à l'étranger.
Denoël, 12 F

LE MONDE

Samedi 17 mai 1969